



HAL
open science

**Chronique d'un indianiste grec : Dimitrios Galanos
(Δημητριος Γαλανς), 1760-1833. Premier volet : Vie de
Galanos**

Sylvain Brocquet

► **To cite this version:**

Sylvain Brocquet. Chronique d'un indianiste grec : Dimitrios Galanos (Δημητριος Γαλανς), 1760-1833. Premier volet : Vie de Galanos. Connaissance hellénique = *O Λυχνος* : Revue de Culture grecque pour non-spécialistes, 2020. hal-03160131

HAL Id: hal-03160131

<https://hal.science/hal-03160131>

Submitted on 5 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chronique d'un indianiste grec : Dimitrios Galanos

(Δημήτριος Γαλανός), 1760-1833¹

Premier volet : Vie de Galanos

Introduction

Parmi les nombreux pionniers européens de l'indianisme qui, entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle, ont frayé les chemins de la philologie sanskrite en écrivant les premières grammaires et en proposant les premières éditions et traductions des œuvres majeures, il en est un qu'on a un peu oublié et qui, pour des raisons qui tiennent à sa vie et au destin éditorial de ses travaux, n'occupe pas la place qu'il mérite dans l'histoire de cette science, malgré la reconnaissance de quelques-uns de ses pairs : il s'agit de l'indianiste grec Dimitrios Galanos, né à Athènes en 1760 et mort à Bénarès en 1833, à l'âge de soixante-douze ans.

S'il n'a pas connu la notoriété qu'auraient dû lui valoir le nombre et la qualité de ses travaux, c'est d'abord parce que ses œuvres n'ont pas été publiées de son vivant et qu'il n'a pas réellement cherché à ce qu'elles le soient. Le fait qu'il ait passé les deux derniers tiers de sa vie en Inde, en effet, n'aurait pas dû constituer un obstacle à leur publication : si beaucoup d'indianistes européens de son époque n'ont jamais foulé le sol du sous-continent et ont construit leur œuvre scientifique à partir de la documentation que leur fournissaient les grandes bibliothèques européennes², d'autres ont œuvré et publié en Inde même, où la domination britannique, dont le développement des études indiennes représente le versant culturel, connaissait un rapide essor³. Les œuvres de Galanos n'ont connu un début d'édition qu'entre 1845 et 1853, période au cours de laquelle Giorgos Kozakis Typaldos et G. Apostolidis⁴ ont publié une partie des manuscrits que le savant avait légués à l'Académie

¹ Brocquet Sylvain, Université d'Aix-Marseille, CNRS, TDMAM UMR 7297, 13094, Aix-en-Provence, France.

² Il faut rappeler le rôle essentiel et pionnier de la Bibliothèque royale de France, qui s'appellera aussi, selon les différents régimes politiques qui se succéderont, « Bibliothèque impériale » et « Bibliothèque nationale ». Il s'y trouve en effet, dès le XVIII^e siècle, une collection de manuscrits indiens que constituent et enrichissent les missionnaires Jésuites. C'est à Paris, au début du XIX^e siècle, que les premiers indianistes et les comparatistes viennent apprendre le sanskrit et étudier les textes. D'autres bibliothèques se développent ensuite, comme l'Indian Library au Royaume uni, qui rassemblent des fonds indiens considérables (voir JÉRÔME PETIT & PASCALE RABAULT-FEUERHAHN [sous la direction de], *Le sanctuaire dévoilé. Antoine-Léonard Chézy et les débuts des études sanskrites en Europe, 1800-1850*, Paris : BnF-Geuthner, 2019).

³ La Royal Asiatic Society of Bengal a été fondée en 1789 par Sir William Jones (1746-1794) à Kolkata. L'un des objectifs de cette société était la publication de revues et de monographies destinées au développement de l'indianisme et les Britanniques ont rapidement implanté en Inde même d'importantes entreprises d'édition.

⁴ La translittération des noms grecs pose un certain nombre de problèmes, qu'on ne résoudra pas ici (évolution de la prononciation du grec, variation des usages orthographiques en grec même, des usages des différentes langues en matière de translittération...). On adoptera, pour chaque nom, la forme la plus couramment employée dans la bibliographie, toutes langues confondues, en acceptant d'éventuelles incohérences. Ainsi reproduira-t-on

d’Athènes, en même temps qu’une somme d’argent destinée à financer cette publication : dix d’entre eux ont alors été publiés, sous la forme de sept volumes, assortis d’une longue préface de l’éditeur, intitulée *Prodromos*. Les autres manuscrits, conservés à la Bibliothèque nationale de Grèce, à Athènes⁵, attendent toujours d’être publiés, à l’exception d’un lexique qui a fait l’objet d’un récent travail éditorial⁶.

Une autre cause de la relative méconnaissance de son œuvre réside sans doute dans le choix qu’il avait fait de vivre et de travailler en marge de la société européenne : on a plusieurs témoignages de ce que durant les quarante années qu’il a passées à Bénarès, il fréquentait assez peu les autres Européens, en particulier les Britanniques. Par ailleurs, bien que bénéficiant d’une solide formation classique et humaniste, intéressé par les rapprochements entre les langues et doué d’une véritable intuition comparative, il ne s’est pas inséré dans le mouvement intellectuel qui, dans la première moitié du XIX^e siècle, a donné à la grammaire comparée des langues indo-européennes ses premiers développements⁷. Il a préféré se consacrer de manière solitaire à son œuvre de traducteur et de lexicographe. Il est pourtant surprenant de constater que ses traductions, en particulier, se situent par leur exactitude au niveau des meilleurs travaux de son époque et n’ont rien à envier à celles de Wilkins, William Jones, Chézy, Schlegel ou Lassen.

Car c’est là un fait patent : l’œuvre indianiste de Dimitrios Galanos est une œuvre abondante et d’une grande qualité scientifique. Si, en matière de description linguistique, il n’a guère œuvré que dans le domaine lexicographique – dans le but de fournir aux traducteurs

la forme *Giorgos* (plutôt que d’adopter l’équivalent français *Georges*), *Pantoleon* et *Diamanta* (plutôt que *Pa(n)doleon* et *Diama(n)da*, qui correspondraient mieux à la prononciation), *Nikolaos Képhalas* (plutôt que *Nicolas Képhalas* ou *Ni(c)colò Chiefalà*), etc. Les noms de lieux seront orthographiés à la française (*Missolonghi*, *Bénarès*...). L’essentiel est d’identifier les lieux et les personnes !

⁵ Les manuscrits de Galanos ont été rassemblés sous la forme de vingt volumes, numérotés de 1836 à 1855. Les dix manuscrits publiés sont enregistrés sous les numéros 1842, 1843, 1847 à 1852, 1854, 1855. Ces derniers sont accessibles sur la toile : <https://elinepa.org/demetrios-galanos-books-in-the-indo-greek-digital-library/> (ressources digitales de la Société helléno-indienne d’Athènes).

⁶ ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ ΓΑΛΑΝΟΣ, ΛΕΞΙΚΟ ΣΑΝΣΚΡΙΤΙΚΗΣ – ΑΓΓΛΙΚΗΣ – ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ, ΑΘΗΝΑ, ΕΛΛΗΝΟ-ΙΝΔΙΚΟΣ ΣΥΝΔΕΣΜΟΣ, 2001.

⁷ La grammaire comparée des langues indo-européennes – dans la naissance et le développement de laquelle le sanskrit a joué un rôle essentiel – a une histoire parallèle à celle de l’indianisme, qui, du moins au départ, peut être considéré comme une de ses branches. Ce sont des comparatistes qui ont fourni les premières descriptions du sanskrit (Schlegel, Bopp, etc.), qui était considéré comme la principale source de données, à côté du latin et du grec, et souvent – à tort – comme possédant un degré d’archaïsme supérieur à celui des autres langues du groupe linguistique, et jouissant à ce titre d’une plus grande proximité avec la langue mère. Cette illusion, tenace, a même conduit à ce qu’il soit souvent confondu avec celle-ci, non par les linguistes, mais par une large part de l’intelligentsia européenne. La conscience d’une parenté entre le sanskrit, le persan et la plupart des langues de l’Europe – en particulier les langues classiques – est pourtant beaucoup plus ancienne : elle remonte à la Renaissance, avec le développement des voyages en Orient. Au siècle des Lumières, des Jésuites qui avaient entrepris l’étude méthodique du sanskrit, dans le but de mener avec les docteurs brahmanes des controverses philosophiques destinées à leur démontrer *more geometrico* la supériorité du christianisme, l’ont également soulignée. Mais il ne s’agissait alors que d’intuitions, qui se traduisaient au mieux par des catalogues de curiosités étymologiques, sans réelle méthode : la grammaire comparée des langues indo-européennes est devenue une science à partir du moment où, en énonçant le principe de régularité des changements phonétiques d’une part et en opérant non plus sur des formes isolées mais sur des systèmes d’autre part, on est parvenu à construire des correspondances solidement établies. Parallèlement, l’indianisme proprement dit s’est doté d’un appareil de grammaires et de dictionnaires, en même temps que par l’étude philologique des textes il produisait éditions critiques et traductions.

des outils de travail plus que de contribuer à l'étude linguistique du sanskrit –, s'il n'a pas participé, sur des bases méthodologiques bien établies, à l'entreprise comparative qui animait alors toute l'Europe, s'il n'a pas produit d'édition critique des textes qu'il a traduits, en revanche ses traductions se révèlent nombreuses et excellentes. Aucun de ses collègues n'a traduit, à la même époque, autant de textes fondamentaux de la littérature sanskrite, et on ne peut que regretter que cette somme ait été mise aussi tardivement à la disposition de l'intelligentsia européenne et n'y ait pas connu une plus grande diffusion : sa lecture lui aurait apporté une vision large et bien informée de cette littérature et de la civilisation qui l'a produite, tout en offrant aux indianistes des outils incomparables pour perfectionner leur connaissance de la langue et des styles littéraires.

L'objet de cette série d'articles est de présenter l'homme et son œuvre. Cette présentation ne sera pas exhaustive : elle est fondée sur un travail de recherche qui vient tout juste d'être commencé et ne peut de ce fait prétendre offrir davantage qu'un premier aperçu. Le premier volet portera exclusivement sur la vie de Galanos, qui a déjà fait l'objet de quelques études et qu'il s'agira ici de résumer succinctement, à partir de la bibliographie existante. Il est essentiel, en effet, de bien comprendre ce que son existence et sa carrière ont eu d'original dans le paysage de l'indianisme européen naissant, en même temps que dans celui de la vie culturelle des Hellènes dans un moment crucial de leur histoire. C'est en effet celui de la guerre d'indépendance, au terme de laquelle est né un État grec, affranchi d'une tutelle ottomane qui durait depuis presque quatre siècles : une transformation politique de cette ampleur s'est trouvée inévitablement accompagnée de profonds bouleversements dans l'ordre de la culture et de la vie intellectuelle. Or Galanos représente, dans ces deux contextes, une figure originale : d'une part, il est le seul Grec qui se soit intéressé à l'Inde – en dehors de ses compatriotes engagés dans le commerce, parmi lesquels il a passé les premières années d'un séjour indien de presque un demi-siècle – et dont les centres d'intérêt, dans le domaine linguistique, n'aient pas été centrés sur la langue grecque ; d'autre part, il est un des très rares indianistes de son époque qui ait accompli toute sa carrière scientifique en Inde, auprès d'érudits indiens, dans ce haut lieu de la culture sanskrite qu'est Bénarès.

1. *Dimitrios Galanos* en Grèce : jeunesse, éducation, premiers projets

Plusieurs sources permettent de retracer l'existence de l'indianiste grec, même si bien des zones d'ombre demeurent. Le *Prodromos* de Giorgos Typaldos, qui s'appuie sur les documents qui lui ont appartenu – notamment une partie de sa correspondance –, publié en 1845 comme préface à l'édition d'une partie de ses œuvres, constitue à la fois une source essentielle d'informations et la première tentative d'écrire cette histoire⁸. Quelques autres documents viennent s'y ajouter : d'une part, des documents juridiques, tels que son certificat de décès, établi par le Révérend Hammond, les actes relatifs à ses dernières volontés ou le

⁸ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΓΑΛΑΝΟΥ, ΑΘΗΝΑΙΟΥ, ΙΝΔΙΚΩΝ ΜΕΤΑΦΡΑΣΕΩΝ ΠΡΟΔΡΟΜΟΣ (ΠΕΡΙΕΧΩΝ...), ΣΠΟΥΔΗ ΚΑΙ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑΙ Γ. Κ. ΤΥΠΑΛΔΟΥ, ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ, 1845. G. K. Typaldos et G. Apostolidis ont édité plusieurs traductions d'œuvres relativement brèves dans le même volume, à la suite du *Prodromos*.

registre de l'Église orthodoxe grecque de Kolkata⁹. D'autre part, des témoignages de personnes qui l'ont rencontré ou fréquenté, comme l'évêque Heber, son compatriote Nikolaos Képhalas, son ami Munshi Sital Singh¹⁰.

Dimitrios Galanos naît à Athènes en 1760. Il est le fils aîné¹¹ de Pantoleon et de Diamanta. Il aura bientôt un frère cadet, Philarétos, ainsi qu'une sœur, Karia. L'un et l'autre auront un fils, respectivement Pantoleon et Panagis, qui joueront un rôle dans sa vie. Ses parents vivent dans l'aisance matérielle, son père possédant des propriétés agricoles. Son frère cadet embrassera la carrière de commerçant et gèrera les propriétés paternelles. Selon Sarantos Kargakos, les Galanos faisaient partie des « eupatrides » de la cité d'Athènes, c'est-à-dire des notables¹². Très tôt, dès l'école élémentaire, Dimitrios révèle des dons exceptionnels pour l'étude. La prêtrise représente pour les Grecs, sous la domination ottomane¹³, la seule carrière « intellectuelle » possible. Or la famille Galanos compte parmi ses membres plusieurs prêtres, en particulier l'oncle de Dimitrios, Gregorios, qui exerce à Istambul d'importantes responsabilités au sein de la hiérarchie patriarcale : il est donc plus ou moins décidé que Dimitrios embrassera la carrière ecclésiastique, et son père l'envoie d'abord à Missolonghi, en 1774, se former auprès de Panagiotis Palamas eu sein de sa prestigieuse école grammaticale. Il y demeure quatre ans, au terme desquels, en 1778, il intègre le séminaire orthodoxe Saint-Jean Théologue sur l'île de Patmos. Ce séminaire est un haut lieu de la vie intellectuelle grecque à cette époque, doté d'une riche bibliothèque et bénéficiant de la présence du philologue Daniel Kerameus. Dimitrios, au cours des années qu'il y a passées, reçoit donc la meilleure formation intellectuelle possible. Il étudie en particulier la philologie et la littérature grecques, les langues, la théologie.

À une date indéterminée, il quitte Patmos pour se rendre à Istambul, auprès de son oncle Grégorios, qui est métropolitain de Césarée et *protothronos* du Saint Synode : c'est à Istambul que se trouve le siège du Patriarcat, sous l'autorité duquel est placée l'Église orthodoxe grecque, c'est donc dans cette ville qu'une carrière ecclésiastique peut commencer sous les meilleurs auspices. Mais Dimitrios refuse finalement de devenir prêtre et décline l'offre de son oncle. Il a en effet rencontré un marchand grec, Mantrazoglu, ami de Grégorios, qui lui a parlé de la communauté grecque du Bengale : Dimitrios accepte de partir en Inde comme précepteur des enfants d'un autre marchand grec établi à Dhaka¹⁴, Konstantinos

⁹ Codex 1 (1792-1914), N° 71.

¹⁰ Une des synthèses les plus exactes est sans doute, à ce jour, celle que propose Siegfried A. Schulz, "Demetrios Galanos (1760-1833) : A Greek Indologist", *Journal of the American Oriental Society*, N° 89 (2), 1969, p. 339-356. Voir aussi Sarantos I. Kargakos, note 12. Cet article emprunte beaucoup à ces deux auteurs.

¹¹ Ses parents ont eu avant lui un premier enfant, qui est mort.

¹² SARANTOS I. KARGAKOS, ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ ΓΑΛΑΝΟΣ Ο ΑΘΗΝΑΙΟΣ (1760-1833). Ο πρώτος Εὐρωπαῖος Ἰνδολόγος, ΑΘΗΝΑ, Gutenberg, 1994, p. 30.

¹³ Rappelons que depuis la prise de Constantinople en 1453 – et la conquête de la Grèce continentale dans les années suivantes –, la Grèce est une province de l'Empire ottoman (l'Eyalet de Roumélie). En 1821 éclate la guerre d'indépendance, au terme de laquelle, en 1830, les provinces méridionales de la Grèce continentale, ainsi que les Cyclades, deviendront un État indépendant, doté d'un régime monarchique. Au cours de cette époque, seule l'Église orthodoxe, placée sous l'autorité du Patriarche de Constantinople, offrait aux Grecs la possibilité de recevoir une formation intellectuelle.

¹⁴ Dhaka, anciennement Dacca, est actuellement la capitale du Bangladesh, ancien Bengale oriental : lors de la Partition de 1947, consécutive à l'accession de l'Inde à l'indépendance, cette partie du Bengale s'est trouvée

Pantazis¹⁵. Ses motivations demeurent inconnues, mais il semble que l'une d'entre elles ait été l'espoir de faire fortune, objectif qu'il atteindra assez vite, bien qu'on ignore de quelle manière exactement. Le commerce était alors une des rares occupations qui offrît aux Grecs des possibilités d'enrichissement et la présence, au Bengale, d'une communauté hellénique de marchands en plein essor représentait sans doute pour le jeune Galanos une opportunité à saisir¹⁶. Mais la curiosité intellectuelle a dû elle aussi jouer un rôle important dans sa décision. Dans le domaine philosophique et spirituel, tout d'abord. Au cours de ses études, en effet, il a certainement eu connaissance de certaines doctrines d'origine indienne, ou qu'il est possible de comparer à des doctrines indiennes. Ainsi que le remarque Siegfried Schulz, la bibliothèque de Patmos contenait des ouvrages écrits par des partisans de l'hésychasme, doctrine controversée du christianisme oriental dont certains aspects se rapprochent de doctrines et de pratiques spirituelles indiennes¹⁷. Par ailleurs, le professeur de Galanos à Missolonghi s'appelait en réalité Palamiris, mais avait changé son nom en Palamas, dans le but d'honorer Grégoire Palamas (1296-1360), un des apôtres de l'hésychasme. Dans le domaine linguistique, d'autre part. Il ne faut pas oublier que Galanos a étudié la philologie grecque : on ignore dans quelle mesure il était animé de préoccupations comparatives et ce qu'il entrevoyait de l'importance du sanskrit dans ce domaine¹⁸, mais son intérêt pour les langues indiennes, qu'il était impossible d'apprendre en Grèce à cette époque, a très bien pu être éveillé au cours de ses études.

2. *Galanos en Inde*

Dimitrios s'embarque donc en 1786 pour l'Inde. Il séjourne d'abord à Dhaka, où réside son employeur, puis à Kolkata. Il passera six années au Bengale, aux cours desquelles ses activités demeurent très mal connues. Toujours est-il qu'il ne semble pas s'être contenté d'exercer les fonctions de précepteur d'une riche famille de marchands grecs : il entre dans les affaires, probablement d'abord comme employé de son protecteur Pantazis, peut-être ensuite comme son associé. Reginald Heber, qui le rencontrera en 1824 à Bénarès, précisera dans la

séparée de la jeune Union indienne et rattachée au Pakistan, sous le nom de « Pakistan oriental ». Après la guerre de 1971, le Bengale oriental est devenu un État indépendant et a pris son nom actuel. Sous la domination britannique, Dhaka et Kolkata (orthographiée alors Calcutta) étaient les deux villes principales – deux centres commerciaux prospères, où étaient implantée une communauté grecque – d'une seule et même entité territoriale, le Bengale.

¹⁵ Orthographié Pandazy dans la bibliographie de langue anglaise.

¹⁶ Sur cette communauté, qui depuis peu intéresse les historiens et qui sera le sujet d'un prochain colloque à Athènes, voir Demetrios Th. Vassiliades, *The Greeks in India. A Survey in Philosophical Understanding*, New Delhi, Munshiran Manoharlal, 2000, p. 168 sqq.

¹⁷ L'hésychasme, qui enseigne la nécessité de la retraite et de la méditation, en vue de la paix intérieure qui conduit à l'union avec Dieu, présente indubitablement des points communs avec la mystique hindoue et avec la recherche de l'extinction prônée par le bouddhisme et le jaïnisme (sans qu'il y ait à supposer une influence quelconque).

¹⁸ Le célèbre discours de Sir William Jones, dans lequel il proclame la parenté du sanskrit et des langues européennes, date de 1789, soit trois ans après le départ de Galanos pour le sous-continent. Dans ce discours, d'ailleurs, William Jones ne fait qu'énoncer, au milieu d'un certain nombre d'absurdités, des faits déjà bien connus, notamment des jésuites qui ont étudié le sanskrit avant lui. Mais il se trouve que ce discours, largement relayé par un monde britannique soucieux de trouver un fondement idéologique à son entreprise de domination coloniale, a eu en Europe un retentissement important.

relation qu'il fera de son voyage en Inde du nord qu'il était « partenaire dans une entreprise grecque de Kolkata » (*partner in a Greek house in Calcutta*), sans préciser laquelle : la préposition indique qu'il faut prendre ici « partenaire » dans son sens premier de « détenteur de parts ». Il est certain qu'il fait fortune, avec une rapidité tellement spectaculaire qu'on a pu soupçonner des activités moins honorables que le simple commerce, où pourtant il était alors possible, dans un contexte de développement des échanges, de s'enrichir assez vite. Il semble en effet, toujours selon Heber, que les autorités britanniques, pendant son séjour à Bénarès, l'aient un temps suspecté d'espionnage. Cette fortune est suffisante, quelle que soit son origine, pour qu'après seulement six ans, il renonce à toute activité lucrative pour se livrer à la seule rédaction de son œuvre considérable : il doit disposer non seulement d'une rente assez confortable pour lui permettre de vivre pendant quatre décennies sans autre revenu, mais aussi d'un important capital. À sa mort, qui surviendra en 1833, il répartit par testament une somme comprise entre 75000 et 80000 francs or.

Une autre activité de Galanos durant cette première période de sa vie indienne est l'apprentissage des langues. Le jeune homme est déjà polyglotte et possède une parfaite connaissance, en particulier, du grec ancien – connaissance qui lui permet, comme on le verra, non seulement de lire la littérature de la Grèce ancienne, mais aussi de s'exprimer à la perfection dans cette langue¹⁹. Au cours de ses premières années en Inde, il apprend en outre, avec une rapidité qui ne le cède rien à celle avec laquelle il s'enrichit²⁰, l'anglais, le bengali, l'hindoustani, le persan et le sanskrit. Ces quatre langues n'ont pas toutes le même statut et on ne les étudie pas pour les mêmes raisons : l'anglais est la langue du colonisateur et le maîtriser est une nécessité pour quiconque, qu'il soit indien ou européen, souhaite réussir en affaires dans le cadre du Raj britannique. Le bengali est la langue du Bengale ; c'est donc celle qu'on parle dans les lieux où se trouve Galanos au cours de ces six années. L'hindoustani, ancêtre du hindi – aujourd'hui langue fédérale de l'Union indienne –, est une des langues les plus parlées dans le nord du sous-continent, et on le parle à Bénarès où séjournera ensuite Galanos. Le persan est la langue des empereurs Moghols, les maîtres de l'Inde avant les Anglais : il est encore très largement parlé parmi les élites indiennes et fait partie du bagage linguistique indispensable de quiconque souhaite, en ce début du XIX^e siècle, accéder à une connaissance approfondie du monde indien²¹. Quant au sanskrit, il s'agit à la fois d'une langue que nous appellerions une « langue ancienne », qui constitue en quelque sorte l'équivalent indien de ce que fut le latin en Europe à travers les âges, et d'une langue encore vivante comme langue rituelle ainsi que comme langue de communication parmi les brahmanes érudits²². Que

¹⁹ Outre que la totalité de ses traductions sont rédigées en grec ancien, il recourt également à cet idiome dans sa correspondance, où il introduit néanmoins un peu du grec de son époque dans sa forme épurée (sur la situation du grec à l'époque de Galanos, voir les notes 36, 51, 53).

²⁰ Il est regrettable que l'apprentissage des langues, en particulier des langues anciennes, ne se révèle guère, dans d'autres occasions que celle-ci, corrélé à l'enrichissement de celui qui s'y adonne ! Λύχνος rimerait alors avec *luxe*, pour ses lecteurs comme pour ses contributeurs...

²¹ Antoine-Léonard Chézy (1773-1832), l'exact contemporain de Galanos, qui fut le premier titulaire de la chaire de sanskrit au Collège royal (futur Collège de France), créée à son intention, a commencé sa carrière de philologue et de traducteur par le persan.

²² Jusqu'à ce que la colonisation britannique soit achevée, le persan et le sanskrit coexistent comme langues de l'élite, langues littéraires et scientifiques. En raison de la domination moghole, cependant, le persan a supplanté

Galanos, dès son arrivée, ait décidé de l'apprendre est révélateur des motifs les plus profonds de sa venue en Inde : d'emblée, son intérêt s'est orienté vers l'héritage intellectuel de l'Inde ancienne, pour lequel sa curiosité s'était vraisemblablement enflammée au cours de ses études.

En 1793, il quitte le Bengale et ses occupations lucratives pour s'installer définitivement à Bénarès, où il demeurera jusqu'à sa mort, soit quarante années consécutives, qui représentent de loin la plus longue période de son existence. Pour bien comprendre les raisons qui ont pu amener Galanos à s'établir à Bénarès, il faut rappeler ce que représente cette ville en Inde : il s'agit, certes, d'une cité active à cette époque-là, notamment dans le domaine du commerce, mais c'est surtout une cité ancienne, connue dans la littérature sanskrite sous le nom de Kāśī (translittérée *Κασσή* en grec), qui constitue un des principaux centres de l'hindouisme. Située au bord du Gange (la Gaṅgā en sanskrit : les fleuves et rivières sont des divinités féminines), le fleuve sacré de l'Inde dont les eaux sont réputées posséder les vertus purifiantes les plus puissantes, elle est un lieu de pèlerinage continu. Ses berges sont aménagées de manière à faciliter l'accès à ses eaux, où des centaines de milliers de pèlerins viennent faire leurs ablutions. C'est aussi un centre intellectuel orienté vers l'étude de la langue et des textes sanskrits, qu'il s'agisse ou non de textes sacrés²³. À ce titre, elle est habitée par un nombre élevé de savants brahmanes et c'est tout naturellement qu'un Européen désireux d'étudier ces sujets vient y séjourner, afin d'apprendre auprès d'eux. Galanos, au cours de son long séjour à Bénarès, semble s'être exclusivement consacré à ses études, ayant au préalable assuré sa sécurité matérielle. Les ouvrages qu'il compose alors, sans en publier aucun²⁴, occupent vingt gros volumes reliés, qui sont conservés à la Bibliothèque nationale de Grèce, à Athènes²⁵ : il s'agit d'un ensemble considérable, comprenant à la fois des ouvrages de lexicographie, en l'occurrence des dictionnaires plurilingues (sanskrit, grec, persan, anglais), et la traduction en grec ancien de près d'une quinzaine d'œuvres sanskrites majeures. Il faut imaginer le temps qui lui est nécessaire pour rassembler ces textes, puis les étudier avec l'aide d'un érudit indien, enfin les traduire. Ses compilations lexicographiques ne lui en ont certainement pas demandé moins. On peut donc supposer que l'étude occupe la plus grande partie de son existence.

D'après les témoignages que nous en avons, cette existence est en effet relativement solitaire : malgré les liens étroits que Galanos a conservés avec la communauté grecque du Bengale – sa correspondance avec plusieurs de ses membres²⁶ en témoigne –, malgré le

le sanskrit comme langue diplomatique, mais celui-ci jouissait de ce statut en Inde ancienne. C'était alors la seule « langue commune » du subcontinent.

²³ Cette situation perdure de nos jours : il y a à Bénarès non seulement un grand nombre de brahmanes érudits officiant de manière traditionnelle (ils pratiquent, en particulier, l'enseignement de bouche à oreille, de maître à disciple), mais aussi une des plus prestigieuses universités indiennes pour l'étude du sanskrit et de la tradition intellectuelle et littéraire dont il est le médium.

²⁴ Sur l'exception que constitue le *Laghucānakya*, publié – sous son nom – par Nikolaos, Képhalas, voir le paragraphe suivant.

²⁵ Voir note 5.

²⁶ Il correspond, en particulier, avec des ecclésiastiques, comme son ami Gregorios de Syphnos, formé lui aussi à Patmos, qui est le chef religieux des Grecs de Dhaka entre 1812 et 1818. Tantalidis, éditeur de la *Correspondance indienne* de Galanos (ΙΝΔΙΚΗ ΑΛΛΗΛΟΓΡΑΦΙΑ), écrit : « Galanos expliqua le savoir des

soutien financier qu'il apporte à l'Église orthodoxe de Kolkata, il semble avoir assez peu fréquenté la communauté européenne établie à Bénarès, en particulier sa composante britannique. On lui connaît cependant un ami européen, Peter Federoff, un marchand russe lui aussi établi à Bénarès, à qui il fera ériger à ses frais un tombeau dans le cimetière de la ville, après son décès, survenu en 1825. Par contre, il est en relation avec plusieurs personnalités indiennes, notamment Munshi Sital Singh, qui composera son épitaphe, ainsi que celui qu'il appelle « mon Pandit »²⁷, qui n'est peut-être autre que le savant qui lui a fait découvrir la *Bhagavadgītā*, Candradāsa (Κανδαρδάσας)²⁸. Il faut, à ce propos, souligner l'importance de la collaboration avec les savants indiens, dépositaires de la tradition sanskrite, dans les premiers pas de l'indianisme européen : si, en Europe – en France et surtout dans le monde germanique –, les premières découvertes de la philologie sanskrite ont été faites à partir des textes seuls, par recouplement et confrontation des passages parallèles, et si les études védiques en Occident demeurent largement tributaires de cette méthode, il se développe parallèlement, dans le cadre de l'Empire britannique des Indes, une approche reposant davantage sur le savoir gigantesque de ces érudits. Sans ce savoir, en effet, l'accès à bien des textes eût été impossible : l'Inde a sans conteste été le professeur de l'Europe. D'une certaine façon, la philologie sanskrite (le propos peut être étendu aux autres langues de l'Inde ancienne), telle que nous la connaissons aujourd'hui, procède d'une synthèse de ces deux façons complémentaires de procéder. Une des grandes originalités de Galanos, c'est que contrairement à la très grande majorité de ses pairs d'Europe occidentale – Anglais exceptés –, il a œuvré en Inde et a su recueillir l'enseignement de ses pairs indiens.

Le meilleur témoignage qu'on puisse trouver sur l'existence de Galanos à Bénarès est sans doute celui, succinct mais allant à l'essentiel, de Réginald Heber (1783-1826), évêque anglican de Kolkata qui, dans une sorte de journal de voyage, relate les observations qu'il a faites au cours de son périple entre Kolkata et Mumbai²⁹. Lors de son passage à Bénarès, il rencontre Galanos, à propos duquel il écrit :

Parmi eux [les Européens vivant à Bénarès] se trouve un Grec, un homme éclairé et de bonnes manières, qui est établi ici depuis plusieurs années, vivant de ses propres ressources, quelles qu'elles soient, et faisant profession d'étudier le sanskrit. J'ai beaucoup entendu parler de lui, ultérieurement, à Allahabad, et j'ai été profondément frappé par la singularité et le mystère qui entourent son caractère et sa situation. C'est un excellent spécialiste de la langue ancienne de son pays et il parle bien l'anglais, le français et l'italien. Ses manières sont celles d'un gentleman et il vit comme une personne qui est à l'aise. Il entretient peu de relations avec les Anglais, mais se trouve en très bons termes avec les principales familles hindoues. Il fut autrefois objet de suspicion pour le Gouvernement, mais au terme d'une longue surveillance,

Indiens à la Grèce, Gregorios la sagesse des Grecs aux Indiens. Ô Grèce, tu es la plus noble, pour donner comme pour recevoir. D'autres peuvent acquérir des richesses, pour toi c'est la gloire qui est richesse. » (cité par Siegfried Schulz, *op. cit.*, p. 352).

²⁷ Le mot « pandit », du sanskrit *pandita-*, litt. « érudit », désigne les savants de la tradition sanskrite, formés par l'apprentissage de maître à disciple et maîtrisant un corps de disciplines comprenant la grammaire, la logique, les textes sacrés, etc.

²⁸ À la fin du manuscrit de sa traduction de ce texte fondateur, Galanos écrit : « J'ai appris cette *Gītā* auprès de Candradāsa, le 12 novembre 1802, à Kāśī, la cité des brahmanes. » (Ἐδιδάχθην αὐτήν τὴν Γῆταν παρὰ τοῦ Κανδαρδάσα, τῆ 12 τοῦ Νοεμβρίου κατὰ τὸ αὐβ', ἐν Κασσῆ τῆ πόλει τῶν βραχμάνων).

²⁹ REGINALD HEBER, *Narrative of A Journey through the Upper Provinces of India, from Calcutta to Bombay, 1824-1825*, 3 Vols., London 1826 (3rd Ed.).

ils ne virent rien dans sa conduite qui fût de nature à confirmer leurs soupçons, et au cours de la guerre de Pindaree [guerre menée par la Compagnie anglaise des Indes en 1817], il fournit spontanément, à différentes occasions, des renseignements de grande importance. Si peu d'Européens – on ne peut rien y faire – résident en Inde, qu'il est étrange qu'un homme, quel qu'il soit, lui accorde sa préférence pour y établir sa demeure, sans un motif plus puissant qu'une passion pour la littérature sanskrite, tout particulièrement si l'on tient compte du fait qu'il ne semble pas projeter d'ouvrage sur ce sujet. Il détenait une participation dans une entreprise grecque à Calcutta, mais on dit à présent qu'il s'est retiré des affaires. Il y a aussi un Russe qui, en raison d'une affinité naturelle, vit beaucoup en compagnie du Grec. C'est toutefois un commerçant et il a, semble-t-il, évolué dans un milieu social beaucoup plus humble que son ami.³⁰

Un autre voyageur européen nous livre, de manière indirecte, des informations sur Galanos : il s'agit du Capitaine Nikolaos Képhalas de Zante, une sorte de corsaire italo-grec, qui se rend coupable envers son compatriote d'un larcin qui mérite qu'on lui consacre un paragraphe.

3. *L'affaire Képhalas*

C'est à peu près à la même époque que ce personnage, voyageant à travers le subcontinent indien, vient à passer par Bénarès, où il fait la rencontre de Galanos. Nikolaos Képhalas est un aventurier : né, à une date incertaine située entre 1763 et 1770, sur l'île de Zante, qui est alors possession vénitienne, il devient marin et se livre au commerce. Devenu propriétaire et capitaine de son bateau, il guerroye contre les Français, auxquels le traité de Campo-Formio, en 1797, octroie les Îles ioniennes, dont ils font les « départements français de Grèce ». Il s'adonne ensuite à la piraterie, ce qui lui vaut l'hostilité des Anglais, qui l'exilent et confisquent ses biens. Pendant la guerre d'indépendance, il se rend dans plusieurs pays afin d'y soutenir la cause grecque. Il se rend notamment au Vatican, où il se fait passer pour un envoyé du gouvernement provisoire de la Grèce libre, supercherie qui sera vite éventée. Il relate une partie de ses voyages dans une série d'ouvrages publiés dans plusieurs capitales européennes : Paris, Londres, Vienne, Livourne, Rome, Istanbul. Il effectue en particulier un voyage en Inde, qui le conduit, en 1823-1824, à Bénarès, où il rencontre Galanos.

Les deux hommes, grecs tous deux, se découvrent des affinités. Et le savant remet à l'aventurier deux manuscrits : la transcription du texte et une copie de sa traduction en grec du *Laghucāṇakya*, un recueil sanskrit de maximes morales et philosophiques. Le titre signifie littéralement « Petit Cāṇakya » ou « Cāṇakya abrégé ». Cāṇakya est un autre nom de

³⁰ REGINALD HEBER, *op. cit.*, réédition en deux volumes par son épouse à Londres en 1843, p. 186-187. On trouve un *fac-simile* de cette édition sur la toile : https://books.google.fr/books?id=fOxKECYy_eMC&pg=PA320&lpg=PA320&dq=Narrative+of+a+Journey+Through+the+Upper+Provinces,+3rd+ed.&source=bl&ots=QQDT6sHw2y&sig=ACfU3U3ID-wiUEV9FzzBK_4wc1iQiWe3AQ&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwjEipDZnZzqAhW2AWMBHUIJALY4ChDoATAOegQICxAB#v=onepage&q=Narrative%20of%20a%20Journey%20Through%20the%20Upper%20Provinces%2C%203rd%20ed.&f=false.

Kauṭilya, ministre du souverain Candragupta Maurya³¹, auteur légendaire du célèbre *Arthaśāstra*, le traité indien de science politique : les strophes gnomiques qui composent ce recueil ont des résonnances politiques et ce n'est pas un hasard si la tradition les attribue au même personnage. Galanos charge Képhalos de remettre le tout aux « autorités grecques dans le Péloponnèse », c'est-à-dire au gouvernement provisoire de la Grèce, qui a son siège à Nauplie alors libérée de la tutelle ottomane³².

Cette mission qu'il confie à Képhalos dévoile, en filigrane, un aspect important de la personnalité de l'indianiste grec, que son séjour prolongé en Inde pourrait faire croire indifférent au destin de son pays. Or il n'en est rien : sa correspondance, en particulier les lettres écrites à ses parents demeurés en Grèce, révèlent de sa part un intérêt constant pour l'actualité brûlante, souvent tragique, de ce pays. Il est remarquable qu'aussi peu soucieux de publier ses travaux, il fasse une exception, dans ces circonstances particulières, pour un des ouvrages sanskrits qu'il a étudiés et traduits : il entend apporter sa contribution, avec les moyens qui sont les siens, c'est-à-dire ceux du seul philologue grec ayant acquis une connaissance du monde indien, à la construction de la jeune nation qu'il reconnaît pour la sienne, et cela au cœur d'une guerre dont, comme ses contemporains, il ignore l'issue. À ce geste fera écho, quelques années plus tard, en 1931, l'envoi de sa traduction du *Bhāminīvilāsa* de Jagannātha Paṇḍitarāja au premier chef de l'État grec, Giannis Kapodistrias. Cette tentative restera lettre morte : Kapodistrias est assassiné à Nauplie le 9 octobre de la même année. La contribution de Galanos consiste à illustrer son pays dans le domaine du savoir, de la culture,

³¹ Candragupta, de la dynastie des Maurya, est un des souverains les plus importants de l'histoire de l'Inde ancienne. Il a régné au Magadha (actuel Bihar méridional) entre la fin du IV^e et le début du III^e siècle av. J.-C., depuis sa capitale Pāṭaliputra (actuelle Patna), après avoir réuni sous son autorité la quasi-totalité de la partie septentrionale du subcontinent : il est un des rares « empereurs » sous lesquels l'Inde a connu une relative unité. D'après les historiens grecs, il aurait sollicité – sans l'obtenir – l'aide d'Alexandre dans la guerre qui a précédé son accession au trône du Magadha. Il aurait ensuite affronté Séleukos, qui aurait préféré renoncer à le combattre, lui cédant la partie la plus orientale de son empire en échange d'un contingent d'éléphants, et qui lui aurait donné sa fille en mariage. Candragupta et son règne nous sont connus grâce à la relation de Mégasthène, ambassadeur de Séleukos à Pāṭaliputra : le texte est perdu, mais partiellement reproduit par plusieurs auteurs, en particulier Diodore de Sicile, Strabon et Arrien. Dans ces sources, le royaume de Candragupta apparaît comme un modèle politique, ce que semble corroborer la *doxa* indienne telle que la reflète la littérature sanskrite. Cette *doxa* attribue à son ministre Kauṭilya, appelé aussi Cāṇakya, personnage légendaire et littéraire, la rédaction de l'*Arthaśāstra*, un traité vraisemblablement postérieur – une attribution qui fait écho à l'image idéalisée du souverain. Candragupta est le grand-père de l'empereur Aśoka (273~269-232 av. J.-C. ?), figure plus archétypale encore du souverain idéal dans la tradition indienne.

³² En 1825, la Grèce se trouve au milieu de sa guerre d'indépendance : le Péloponnèse, Athènes et quelques autres territoires se sont libérés, une assemblée s'est tenue à Épidaure et un gouvernement provisoire désigné. Le Péloponnèse et l'Argolide sont alors le centre du monde grec et Nauplie la capitale politique du jeune État : Athènes n'est qu'une petite bourgade, qui devra sa promotion au rang de capitale, et son expansion, au caprice antiquisant d'Othon de Bavière (1815-1867), placé sur le trône de Grèce par les grandes puissances européennes (il régnera de 1832 à 1843). La contre-offensive turque cependant a commencé, les cités insurgées subissent les unes après les autres des sièges sanglants. Il faudra l'intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie, toutes intéressées à l'affaiblissement de l'Empire Ottoman, pour mettre fin à la guerre d'indépendance (victoire navale de Navarin en 1827, traité d'Andrinople en 1829, protocole de Londres en 1830), dans des conditions peu favorables aux Grecs, auxquels n'est concédé qu'un territoire réduit et qui sont soumis à l'autorité d'une monarchie étrangère.

des belles-lettres. Ce n'est d'ailleurs pas n'importe quel texte qu'il confie à Képhalas la mission de remettre au gouvernement grec : il s'agit d'un épitomé de morale, mais dont le titre renvoie au fondateur mythique de la pensée politique indienne, comme s'il voulait, en tant qu'unique expert de la tradition sanskrite, apporter ainsi à l'édification de sa patrie le témoignage d'une autre sagesse, tout aussi antique, que celle de la Grèce. Cette œuvre assez courte et sa traduction, il les conçoit comme la première pierre d'une contribution plus ample, ainsi que le prouve le bref message qui sans doute accompagnait son envoi :

D. Galanos l'Athénien, à la demande de l'honorable Capitaine Nikolaos Képhalas, envoie par l'entremise de celui-ci ce petit ouvrage, accompagné du texte original, dont il fait offrande, comme prémices, aux autorités grecques dans le Péloponnèse. Inde, décembre 1823.³³

Le vocabulaire employé dans la proposition relative qui clôt la phrase, « il fait offrande » (ἀνατίθησιν) et « comme prémices » (ὡς πρωτόλεια), montre assez que Galanos se sent investi envers sa patrie, en tant qu'indianiste, d'une mission de caractère sacré³⁴. Son geste annonce le testament par lequel il lèguera à l'Académie d'Athènes – pas encore devenue capitale de la Grèce indépendante à la mort du savant³⁵ – l'ensemble de ses manuscrits, ainsi que la moitié de sa fortune monétaire afin de pourvoir à sa publication.

Il faut souligner néanmoins tout ce que l'entreprise a de hasardeux, voire de périlleux pour ces deux manuscrits, dont un seul – celui qui comporte la traduction – possède une copie, qui demeure parmi les documents de Galanos et sera publiée en 1845. Compte tenu de la situation militaire, en effet, rien ne garantit qu'ils parviennent entre les mains de leurs destinataires, ni qu'une fois en leur possession ces derniers survivent à une défaite et puissent en assurer la simple conservation, sans parler de leur publication. Ce ne sont pourtant pas les vicissitudes de la guerre qui tromperont les espoirs de Galanos, mais la duplicité du messenger. Celui-ci a peut-être rencontré des difficultés à aborder les côtes d'un pays au large duquel croise l'imposante flotte turco-égyptienne, en pleine guerre navale – la bataille de Navarin aura lieu le 20 octobre 1827. Toujours est-il que c'est en Italie qu'il apporte les manuscrits dont il est dépositaire, et qu'il publie sous son seul nom, à Rome, une double traduction de l'œuvre, en grec « épuré » de son époque et en italien³⁶. La transcription du texte sanskrit,

³³ Δ. Γαλανός ὁ Ἀθηναῖος, παρακληθεὶς ὑπὸ τοῦ ἀξιολόγου ἀνδρὸς, τοῦ Ταξίαρχου Νικολάου Κεφαλά, πέμπει διὰ τῶν χειρῶν αὐτοῦ τοῦτο τὸ Πονημάτιον μετὰ τοῦ πρωτοτύπου· ἄπερ καὶ ἀνατίθησιν, ὡς πρωτόλεια, τῇ ἐν Πολοποννήσῳ Ἑλληνικῇ Διοικήσει. Δεκέμβριον 1823, ἐξ Ἰνδίας. Cette phrase de la main de Galanos précède sa traduction du *Laghucāhākya*, qui se trouve dans le manuscrit 1855. Elle est reproduite par Typaldos dans le premier des sept volumes de son édition des traductions de Galanos, après le *Prodromos*, p. 108.

³⁴ Cette dimension a échappé à Schulz, qui, donnant au verbe ἀνατίθησιν son sens plus général, traduit ce passage "(...) which he will deliver to the Greek authorities (...)", traduction qui comporte par ailleurs un contresens : le futur implique en effet que "he" désigne Képhalas et non Galanos, alors que le verbe au présent du texte grec a évidemment ce dernier pour sujet. La traduction proposée ici est plus exacte et reflète mieux l'état d'esprit du savant.

³⁵ Athènes est désignée comme capitale du royaume de Grèce le 28 août 1834.

³⁶ Traductions réalisées à partir du texte de Galanos en grec ancien et non de l'original sanskrit, cela va sans dire. Selon Typaldos (*Prodromos*, p. 108), la traduction de Képhalas en « simplifiée » seulement la formulation (μεταβαλὼν αὐτὴν εἰς ἀπλουτέραν φράσιν), mais en réalité, il s'agit bien d'une traduction littérale du grec ancien vers le grec de son époque dans sa forme « épurée », telle qu'on l'employait à l'écrit (dont les traits typologiques sont présents, comme l'emploi de *va* suivi du subjonctif, etc.). Néanmoins Képhalas se coule partiellement dans le style de Galanos et en reprend le vocabulaire, donnant à son texte un parfum d'archaïsme très prononcé. La proximité entre le grec hellénistique et la langue « épurée » qu'on écrivait au début du XIX^e siècle permettait cela. Il faut également signaler que Képhalas a modifié l'ordre dans lequel se succèdent les

quant à elle, il la dépose à la Bibliothèque du Vatican, où elle se trouve toujours : il s'agit du seul manuscrit de Galanos qui ne soit pas conservé par la Bibliothèque nationale de Grèce. Le livre de Képhalas est entièrement bilingue, depuis la page de titre, qui est double, jusqu'à la traduction (disposée sur deux colonnes, celle de gauche dévolue au grec et celle de droite à l'italien), en passant par la préface³⁷. Il semble qu'il ait remporté un certain succès littéraire, au-delà du monde hellénophone et italophone, ainsi qu'en témoigne la parution, dès l'année suivante, de la traduction française de Léon Bezout³⁸.

Si Képhalas se taille une réputation de voyageur érudit et d'homme de lettres en pillant Galanos, il lui rend néanmoins un hommage appuyé, non seulement dans la préface de sa double traduction, mais également dans un autre ouvrage qu'il publie l'année suivante, un récit de voyage : *Descrizione della città di Benares nell' India, dell' Indiano politeismo, suo culto, e costume di quei popoli, fatta dal viaggiatore Cap. Niccolò Chiefalà, Greco di Zante nel suo viaggio nel anno 1824* (Livourne, 1826). Ce faisant, il nous offre un témoignage qui se révèle utile à notre connaissance du personnage. Ces deux extraits méritent d'être cités. Voici, dans son intégralité, la courte préface des *Sentences de Sanakea* :

Alors que je voyageais, vers 1824, à l'intérieur des vastes Indes, j'arrivai à la grande cité de Bénarès (Anciennement Kashi), qui est actuellement le centre de la religion polythéiste et superstitieuse des Indiens ; cette cité jouit du respect de tous ces peuples et en son sein fleurissent toutes leurs sciences et tous leurs arts, raison pour laquelle j'en donnerai sous peu, de même que du polythéisme des Indiens, une brève description.

Tandis que je me trouvais dans cette cité et que je m'entretenais avec les brahmanes les plus sages et les plus profonds, je vins à rencontrer un brahmane célèbre, Gajanoung, qui me fit présent d'un livre intitulé *Résumé des sentences morales du philosophe Sanakea*. Ce philosophe jouit du respect des Indiens, qui pensent qu'il fleurit à l'époque de la dynastie de Rama-Pritira³⁹, qu'ils situent dans les années 2641 avant J.-C. Le livre susdit est écrit en

sentences, au sein de chaque chapitre, et il semble qu'il ait ajouté à l'original quelques maximes qui ne s'y trouvaient pas (par exemple, la maxime 4 du chapitre 1). Un examen comparatif approfondi des traductions de Galanos et de Képhalas, qui fera vraisemblablement l'objet d'un prochain volet de cette chronique, se révélerait riche d'enseignements, tant en ce qui concerne la personnalité du plagiaire qu'en ce qui concerne l'histoire de la langue grecque et les rapports entre ses différentes formes.

³⁷ ΣΥΝΟΨΙΣ Γνωμῶν Ἡθικῶν τοῦ Ἰνδοῦ Φιλοσόφου ΣΑΝΑΚΕΑ ἐκ τῆς Σανσκρίτης, ἤτοι Βραχμανικῆς τῶν Ἰνδῶν διαλέκτου εἰς τὴν Ἑλληνίδα καὶ Ἰταλίδα μετενεχθεῖσα φωνὴν ὑπὸ τοῦ Ἑλλήνος περιηγητοῦ Κ' ΝΙΚΟΛΑ ΚΑΙΦΑΛΑ, τοῦ ἐκ Ζακύνθου - SOMMARIO DI SENTENZE MORALI DEL FILOSOFO INDIANO SANAKEA DAL DIALETTO SANSKRITICO OSSIA BRACMANICO INDIANO NELLA LINGUA GRECA E ITALIANA TRADOTTO DAL VIAGGIATORE GRECO CAP' NICOLA CHIEFALA DI ZANTE, Roma : Stamperia di Filippo e Nicola de Romanis, 1825 (le titre est reproduit tel qu'il figure sur les deux pages de titre, paire en grec et impaire en italien, y compris l'usage des majuscules, l'absence de l'esprit devant les mot à initiale vocalique à l'exception de « grec », les accents graves à la pénultième de certains mots, l'absence d'accent sur la copule...). Σανακεα, dont Sanakea est le calque italien, est la forme par laquelle Galanos transcrit en grec le nom sanskrit Cāṇakya (voir note 31).

³⁸ *Sentences morales du philosophe indien Sanakea, mises en français par L. Bezout, ... d'après la traduction grecque du philosophe Demetrius Galanos, conforme au manuscrit samscrit déposé à la bibliothèque du Vatican par le capitaine N. Kiefala, suivies de la traduction italienne de ce dernier*, Paris : Goujon, 1826. Ce titre révèle que bien avant la publication à Athènes de la traduction de Galanos, avec sa mention liminaire, au moins une partie de la supercherie de Képhalas avait été éventée. Comment Bezout a pu, dès 1826, connaître la vérité, est un mystère que la consultation future de l'unique exemplaire accessible de l'ouvrage, à la BnF, pourra peut-être éclaircir !

³⁹ Ce « Rama-Pritira » n'est pas identifié.

sanskrit, la langue sainte⁴⁰ des Indiens. La chance voulut que se trouvât à Bénarès le philosophe grec Démétrios Galanos d'Athènes, qui demeurait aux Indes depuis 35 ans, homme éminent en matière de sciences et de littérature, en plus des langues grecque, latine, anglaise, et d'autres langues européennes et orientales, instruit également en sanskrit et dans les secrets des Indiens, honoré et respecté de façon générale aussi bien par les brahmanes que par les voyageurs pour sa sagesse autant que pour sa vertu : je le priai de m'aider à le traduire dans la langue de notre patrie. Et lui, en tant que compatriote, y consentit, d'autant que Sanakea n'était pas encore connu dans une langue européenne.

Puis, une fois revenu de là-bas en Europe, m'attardant à Naples, et ne voulant pas demeurer oisif, je l'ai traduit aussi en italien. Et voici, lecteur bien-aimé, sa publication ayant été jugée profitable à l'humanité en général, en ce qui concerne notamment l'amélioration des mœurs, et à la littérature en particulier, parce qu'il nous apporte de nombreuses connaissances sur ces peuples peu connus et sur leurs coutumes, qu'il finit aujourd'hui par voir le jour.

Ce faisant, je visai le bien public et non mes intérêts particuliers : il vous revient, ô bienveillant lecteur, de le juger avec sagesse et bonté ; et si vous y trouvez quelque chose qui soit bon et digne d'éloge, attribuez-le à ce philosophe antique, en me pardonnant mes erreurs avec humanité. Portez-vous bien !⁴¹

Le traducteur, Nicolò Chiefalà de Zante.

Si l'on met de côté les mensonges de Képhalas, qui participent à l'élaboration de sa supercherie (ses entretiens avec des brahmanes érudits – qui n'auraient pu se dérouler qu'en sanskrit –, le présent qui lui aurait été fait des *Sentences* et le fait qu'il les ait lui-même traduites avec l'aide de son compatriote), le portrait qu'il dresse de Galanos corrobore celui de Heber : on découvre un savant, un polyglotte, un homme jouissant d'une grande réputation et entretenant d'étroites relations avec les brahmanes indiens, qui reconnaissent en lui, fait rare, une sorte d'égal. *La Description de la Cité de Bénarès* confirme cette vision :

Dans les recherches que je fis à Bénarès à propos de la religion indienne, je reçus une assistance considérable du philosophe D. Galanos (...), un homme éminemment respectable et compétent, qui, suivant les traces de Pythagore et de Platon, s'était initié à tous les mystères indiens, et qui un jour enrichira l'Europe par son savoir profond et ses découvertes.

Après « s'était initié à tous les mystères indiens », l'auteur ajoute une note qui souligne un point important :

Dans le but de s'instruire de leurs vertus et de leur morale, non de professer la religion de Brahmā ; ainsi est-il chrétien réellement, pas seulement par son nom. Il convient de faire remarquer ici avec la plus grande clarté que les brahmanes n'acceptent ni ne veulent d'apostats de quelque sorte que ce soit.⁴²

Le jugement très élogieux et non dénué d'emphase de Képhalas sur Galanos se révèle on ne peut plus juste : l'orientaliste grec, qu'il qualifie de « philosophe » (un terme qui à cette époque s'entendait dans un sens plus large qu'aujourd'hui, celui d' « intellectuel », de « savant »), n'est pas un « fou d'Inde » qui se serait converti à l'hindouisme, mais un Européen solidement ancré dans sa culture et sa religion, cherchant à comprendre le monde

⁴⁰ Et non pas « sacrée » : *dialetto santo* en italien, *θεία διάλεκτος* (« langue divine ») en grec.

⁴¹ Le texte intégral du *Sommario* est accessible sur la toile sous la forme d'un *fac-simile*. On y trouvera l'original italien traduit ici (p. 7 & 9), ainsi que sa contrepartie grecque (p. 6 & 8) : https://archive.org/details/bub_gb_kW7sNg1bM6IC/page/n9/mode/2up

⁴² Extrait traduit à partir de la traduction anglaise de Siegfried Schulz (*op. cit.*, p. 352), le second ouvrage de Képhalas sur l'Inde étant inaccessible.

indien dans sa profondeur, en l'étudiant sur le terrain, ce que tentaient alors très peu d'indianistes. C'est aussi, en puissance, un passeur qui se donne pour vocation de transmettre les résultats de ses recherches à ses contemporains. Cette dernière remarque, sans doute fondée sur les conversations que les deux hommes ont eues ensemble, est prémonitoire : comme on l'a vu, Galanos lèguera à l'université d'Athènes la totalité de son œuvre savante, dont il remet, dans cet esprit, un échantillon avant-coureur au voyageur qui s'en attribuera le mérite.

4. Galanos quitte la scène

On a déjà évoqué l'intérêt que Galanos montre constamment, dans ses lettres, pour ses parents, ses amis et ses compatriotes de Grèce et du Bengale, sa patrie engagée dans la tourmente de la guerre d'indépendance. Devenu riche, il se montre également généreux, avec les membres de sa famille comme avec diverses institutions, notamment l'Église grecque de Kolkata, auxquelles il fait remettre des sommes d'argent. Dans les dernières années de sa vie, cet intérêt se manifeste tout particulièrement à l'égard de son neveu Pantoleon, et revêt la forme d'un profond désir de transmission : n'étant pas marié et n'ayant pas d'enfant, Galanos, qui éprouve le sentiment d'avoir quelque chose à léguer, est à la recherche d'un héritier et d'un successeur. Il se tourne vers ses neveux : Panagis, le fils de sa sœur Karia, qui est venu en Inde lui rendre visite en 1829 mais a péri après son retour en Grèce⁴³, puis Pantoleon, le fils de son frère Philarètos. Il presse celui-ci, dans les lettres qu'il lui adresse⁴⁴, de le rejoindre, lui proposant de lui transmettre non seulement sa fortune, mais aussi son savoir, en l'initiant à son tour aux études auxquelles il a consacré son existence⁴⁵. Pantoleon semble, d'une certaine façon, incarner aux yeux du savant vieillissant la Grèce elle-même, qu'il souhaite enrichir de ses découvertes en tant qu'indianiste, ou tout au moins le médiateur, l'exécuteur testamentaire de son legs intellectuel. Pantoleon fait le voyage, débarque à Kolkata. S'ensuit un échange de lettres : son neveu insiste pour que Galanos revienne avec lui en Grèce, mais celui-ci refuse, en invoquant la situation instable de son pays, dont son ami Pantazis, qui reçoit la presse, le tient régulièrement informé. Il lui recommande, au contraire, de séjourner quelque temps à Kolkata et d'apprendre l'anglais auprès d'un autre de ses amis grecs. La dernière lettre de Galanos à son neveu date du 14 décembre 1832. Elle reflète assez

⁴³ Lettres de Galanos à Pantoleon de décembre 1829 et du 14 décembre 1832, *Prodromos*, p. 22 & 25.

⁴⁴ Trois d'entre elles sont éditées *in extenso* dans le *Prodromos*, p. 21-26.

⁴⁵ Dans une lettre qu'il lui adresse en décembre 1829, Galanos lui écrit : « Si tu as du bon sens et de la grandeur d'âme, viens me rejoindre. Si tu es insensé et pusillanime, et d'un esprit dénué d'envergure ou convenant à un esclave, reste là-bas [en Grèce] et tu seras un barbare, un vulgaire marchand d'huile ou de vin, de riz ou de légume. Si tu portes le nom de mon père, qui est celui d'un homme de bien, et si tu as un esprit aiguë, comme je l'ai entendu dire, j'aime à penser que tu viendras. De mon côté, j'ai écrit aux Pères du Mont Sinaï [Galanos recourt aux bons offices de cette congrégation pour transférer de l'argent en Grèce] concernant les frais de ton voyage, si tu viens. Emporte ce que tu possèdes de livres et de dictionnaires, ainsi que ta grammaire. Cependant, si tu ne viens pas, un autre viendra, qui sera l'héritier de ma culture et de ma richesse. Ce qu'Isocrate nous livre sous forme de sentence : « N'hésite pas à faire un long chemin pour te rendre auprès de ceux qui promettent de t'enseigner quelque chose d'utile ». Tandis que parmi les Indiens, les sages disent que « l'homme avisé abandonne et sa maison, et ses proches, et ses amis, il s'exile à l'étranger, il supporte des maux quand il cherche et trouve à apprendre, ou quand il cherche et trouve des richesses. » (lettre reproduite dans le *Prodromos*, p. 21).

bien l'état d'esprit de l'indianiste, les espoirs qu'il place en son neveu et sa préoccupation des affaires de sa famille et de son pays :

Mon cher neveu, porte-toi bien et salut à toi !

J'ai reçu hier ta lettre et je me suis réjoui que tu aies fait bon voyage et que tu sois en bonne santé. Tu ne m'écris pas de détails à propos de la maison de ton père, de nos parents, de la patrie. Écris-moi donc : comment se porte actuellement notre patrie, connaît-elle le bonheur, à présent qu'elle est libre ? Ou était-elle heureuse avant, lorsqu'elle se trouvait sous le joug, soumise à l'esclavage ? Écris-moi : comment se nomment les premiers magistrats d'Athènes ? Écris-moi : comment se porte la maison de ton père, et combien de frères et de sœurs as-tu, et quel est le nom de ta mère, et de qui est-elle la fille ?

Écris-moi : comment se porte la maison de ma sœur Karia, et de quelle maladie est mort Panagis ? Écris-moi, si tu en as connaissance : Panagis a-t-il donné mille trois cents roupies de Calcutta à la société Philomuse, ou non ? A-t-il également donné à ton père cinq cents roupies, ou non ? Écris-moi : le saint homme [probablement l'évêque] de Talantion t'a-t-il donné une lettre pour moi, ou non ? Et qui est-il ? Est-il le neveu du conseiller spirituel [πνευματικός] Siméon, et notre parent ? Ou quelqu'un d'autre ? Et où demeure-t-il, à Athènes ou à Talantion ? Ces choses et d'autres, porte-les à ma connaissance, sans rien négliger. Grâce à cela, en effet, non seulement j'aurai connaissance de ce que je ne sais pas, mais ce sera aussi, pour toi-même, un exercice d'écriture. Écris une lettre à ta mère, lui faisant savoir que tu es bien arrivé en Inde, et en bonne santé, et que je lui envoie cette année cent tallères [pièces de cinq drachmes] par l'intermédiaire des Pères du Mont Sinaï. Donne cette lettre à cet ami et homme de bien qu'est Konst. Pantazis. Il la réexpédiera aux Pères en temps voulu, avec les miennes.

Les lettres pour moi que tu as en ta possession, remets-les entre les mains de Monsieur Konst. Pantazis, afin qu'il me les réexpédie au plus vite.

Je me réjouis de ce que cet excellent ami et homme de jugement, Konst. Pantazis, m'écrit que tu es quelqu'un de bien et de posé, et que tu t'apprêtes à partir sous peu avec un autre ami, Monsieur Petros. Lui aussi est un homme bien, ami de la vérité et cultivé : sollicite-le, avec insistance, pour apprendre l'anglais. Que t'écrirai-je d'autre, quel autre conseil te donnerai-je ? Cela suffit pour t'aiguillonner !

Transmets de ma part les salutations qui conviennent à Monsieur Ananias et à Monsieur Benjamin.

Encore un fois, porte-toi bien, et encore une fois, salut à toi !

14 décembre 1832, Bénarès

Tout dévoué à l'affection qu'il te porte,

D. Galanos

Sois assez aimable pour transmettre mes amitiés à M. Petros, à M. Athanasios et à M. Konstantinos, tes compagnons de voyage. Tous trois sont des hommes bien.⁴⁶

Mais le projet de Galanos ne se réalise pas : il meurt quelques mois plus tard, le 3 mai 1833, à Bénarès, avant l'arrivée de son neveu. Il a cependant pris toutes les précautions nécessaires pour que son œuvre, à l'état manuscrit, ne soit pas perdue : à l'exception de quelques sommes de moindre importance dont il fait don à divers Indiens avec lesquels il est en relation (son pandit, ses serviteurs, etc.), et d'une somme qu'il réserve à ses funérailles, il partage sa fortune en deux parts égales, dont une ira à Pantoleon et l'autre à l'Académie

⁴⁶ Prodomos, p. 25-26.

d'Athènes, afin de pourvoir à l'édition de ses travaux, qu'il lui lègue également. Pour veiller à la bonne exécution de ses volontés, il nomme son ami Konstantinos Pantazis exécuteur testamentaire et s'assure les services d'une société de transit britannique, associée à l'East India Company. C'est ainsi, en effet, que les choses se passeront : ses nombreux manuscrits parviendront bien à Athènes où ils seront conservés, sous la forme de vingt volumes reliés, par l'université puis par la Bibliothèque nationale de Grèce. Une douzaine d'années après sa mort, en 1845, Giorgos Typaldos entreprendra l'édition, qui occupera sept volumes, de la plus grande partie de ses traductions. Ses œuvres lexicographiques resteront longtemps inédites et il faudra attendre le début du XXI^e siècle pour que l'un de ses dictionnaires voie enfin jour. L'étude et la publication des autres constitue un sujet de recherche pour les années à venir.

Galanos est enterré au cimetière anglican de Bénarès, où il a veillé, dans son testament, à acquérir une parcelle et à financer, à hauteur de 400 roupies, l'érection d'une tombe. Celle-ci porte une inscription funéraire en anglais, en grec et en persan : « À la mémoire de Démétrios Galanos l'Athénien »⁴⁷. D'après le *Prodromos* (p. 30), un brahmane de ses amis, Munshi Sital Singh, aurait également apposé une épitaphe en hindoustani, dont Typaldos fournit la traduction grecque :

Hélas cent fois ! Dimitrios Galanos
A quitté ce Monde pour les séjours éternels,
C'est avec des larmes et des gémissements, Hélas, que j'ai parlé, privé de ma raison ;
Il est parti, malheur ! le Platon de cet âge.

Parallèlement, Pantoleon fait ériger une stèle commémorative dans l'église orthodoxe de Kolkata, portant la même inscription que celle qui figure sur la tombe de Bénarès, mais avec la date du décès : « À la mémoire de Dimitrios Galanos, un athénien qui mourut à Bénarès le 3 mai 1833, à l'âge de 72 ans. » Ananias, ami de Galanos et vicaire du Patriarce du Sinaï, y fait également graver une épitaphe élégiaque en persan et en grec, dont voici la traduction :

Venu de Grèce, Galanos l'Athénien,
Dimitrios, mourut sur la terre de l'Inde !
Ami des muses et de la culture, cet homme
Resplendit par sa gloire et son renom.
Laissant cette vie remplie de douleur,
Il est parti vers une vie dénuée de peine et éternelle.
Afin de lui rendre hommage, son neveu
Pantoleon dresse ici ce cénotaphe
À sa mémoire éternelle.⁴⁸

5. L'œuvre de Galanos

⁴⁷ L'emplacement de ce monument est longtemps demeuré inconnu, au point qu'on a cru qu'il avait été perdu. Mais il a été retrouvé en 1978, ce qui a fait l'objet d'une communication lors d'une séance de l'Académie d'Athènes (le texte de cette communication figure intégralement, accompagné d'une photo du monument et d'une autre de l'inscription funéraire, dans l'ouvrage de MARIA BURGI-KYRIAZI, *Démétrios Galanos. Énigme de la Renaissance orientale*, Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 1984, p. 141-144).

⁴⁸ *Prodromos*, p. 31.

Avant de proposer un brève revue de ses œuvres, publiées ou inédites, il convient de souligner le choix linguistique que fait Galanos : comme on l'a indiqué, il a écrit toutes ses œuvres, et en particulier ses traductions, en grec ancien, plus exactement dans la koinè hellénistique. Son style est relativement simple, aisé à comprendre, d'une belle élégance⁴⁹. La question qui se pose immédiatement est évidemment celle des raisons qui motivent ce choix – question qui exige une enquête plus ample, menée à travers sa correspondance et les témoignages de la réception de ses œuvres dans le milieu intellectuel de la Grèce du XIX^e siècle⁵⁰. On peut néanmoins supposer que Galanos souhaitait doter les lettres grecques d'une œuvre scientifique rédigée dans l'idiome le plus prestigieux, celui des grands auteurs de l'Antiquité. Il avait peut-être aussi le souci de s'adresser, au-delà de ses compatriotes – ceux du moins qui pouvaient le lire, c'est-à-dire l'élite sociale et intellectuelle⁵¹ –, à la communauté savante de l'Europe, cette *cosmopolis* qui, à l'époque, revendiquait une formation classique, reposant sur l'étude du latin et du grec ancien. En cela, il ne se distingue pas de ses pairs des autres pays d'Europe, qui bien souvent employaient encore le latin, et dont il savait qu'il serait parfaitement compris⁵² : en somme, il venait accoler à la « république des lettres » d'Occident les prémices d'une « république des lettres » d'Orient.

À cela il faut ajouter que Galanos avait été formé dans les meilleures écoles de la Grèce à la philologie classique, qu'il était fin connaisseur de la langue et de la littérature de la Grèce ancienne, et qu'il maniait avec dextérité cette langue, dans laquelle il devait exprimer naturellement sa pensée, d'autant plus lorsqu'il traitait de sujets savants, ayant trait à une prestigieuse Antiquité étrangère. On en trouve la preuve dans sa correspondance, écrite elle aussi en grec ancien, bien que dans un style un peu moins contrôlé. S'y mêlent en effet, de manière très ponctuelle, des expressions ou des tournures qui appartiennent à la langue de son époque dans sa forme « épurée », ainsi que des termes empruntés ou fabriqués à partir de radicaux du grec ancien, désignant des réalités contemporaines. Il faut sans doute relativiser l'opposition entre le grec ancien et le grec savant du début du XIX^e siècle : si elle est parfaitement fondée sur des caractéristiques typologiques exclusives, elle n'en procède pas moins d'une représentation construite par la linguistique historique, soucieuse de différenciations. On peut aisément gager que pour un Grec cultivé de la fin du XVIII^e ou du début du XIX^e siècle, il n'existe pas vraiment de différence subjective entre les deux : il est probable que Galanos pensait employer simplement le grec dans sa forme savante, convenant à une entreprise intellectuelle et humaniste. Car la véritable dichotomie – dichotomie qui se

⁴⁹ Contrairement à une idée que soutient par exemple Maria Burgi-Kyriazi, le grec de Galanos n'a pas de points communs notoires avec le grec byzantin en usage dans l'Église orthodoxe.

⁵⁰ Cette recherche fait partie intégrante d'un projet conduit conjointement par Petros Diatsentos (Université d'Aix-Marseille, UMR 7297), du point de la sociolinguistique et de l'histoire de la langue grecque, et par l'auteur du présent article, du point de vue de l'histoire de l'indianisme.

⁵¹ Au moment où prend fin, du moins pour une (petite) partie d'entre eux, la domination ottomane, peu de Grecs, en réalité, avaient bénéficié d'une éducation et comprenaient le grec ancien. Beaucoup de Grecs, d'ailleurs, en particulier dans les campagnes, étaient analphabètes. La dichotomie linguistique qui caractérise l'histoire de la Grèce contemporaine s'est, pendant très longtemps, révélée un facteur majeur de discrimination sociale – jusqu'à la chute des Colonels en 1974 et à l'abandon de la langue épurée comme langue de l'administration et de l'enseignement.

⁵² L'histoire lui donne raison : L'indianiste norvégien Christian Lassen (1800-1876), par exemple, lui-même auteur d'un commentaire en latin du *Gītagovinda* de Jayadeva, un célèbre poème lyrique sanskrit du XII^e siècle, connaissait certaines traductions de Galanos et en louait la précision.

révélera dramatique dans l'histoire sociale et politique de la Grèce – est plutôt entre la langue du peuple⁵³, déclinée en variantes régionales même s'il existe indubitablement un fonds commun, et la langue savante, « épurée », conçue comme la continuation, sans rupture, du grec ancien. À charge ensuite pour les différents locuteurs, en fonction de ce qu'ils ont à dire, de leurs destinataires et des circonstances de leur énonciation, de recourir à des formulations et à un vocabulaire plus ou moins archaïsants, ou plus ou moins « modernes », c'est-à-dire employés également dans la langue populaire : la différence entre les deux langues est en définitive perçue comme une différence de registre.

L'œuvre de Dimitrios Galanos comprend deux volets distincts : le premier est constitué d'un ensemble de traductions d'œuvres sanskrites, dont la plupart méritent le titre de textes fondateurs. À l'exception d'une seule d'entre elles, elles ont été éditées entre 1845 et 1853 à Athènes sous la forme de sept volumes, comme on l'a déjà indiqué. Il s'agit des œuvres suivantes, regroupées par volume publié⁵⁴ :

1. Premier volume (1845) : en plus du *Prodromos* et d'un catalogue des manuscrits de Galanos, il comprend les œuvres suivantes, provenant des manuscrits 1851 et 1855 :
 - 108 strophes gnominiques de la *Centurie politique* (*Nītasataka*) du poète-philosophe Bhartṛhari (entre le V^e et le VII^e siècle apr. J.-C.), intitulées : ΒΑΤΡΙΧΑΡΗ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΘΟΛΟΓΙΑΙ, ΓΝΩΜΟΛΟΓΙΑΙ ΚΑΙ ΑΛΛΗΓΟΡΙΑΙ.
 - 93 strophes gnominiques de la *Centurie du dégoût du monde* (*Vairāgyasataka*) du même auteur, intitulées : ΒΑΤΡΙΧΑΡΗ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΥΠΟΘΗΚΑΙ, ἢ ΠΕΡΙ ΜΑΤΑΙΟΤΗΤΟΣ ΤΩΝ ΤΟΥ ΚΟΣΜΟΥ.
 - 330 strophes gnominiques attribuées à divers autres auteurs, portant sur la politique, l'économie et la morale, qui sont intitulées : ΠΟΛΙΤΙΚΑ, ΟΙΚΟΝΟΜΙΚΑ ΚΑΙ ΗΘΙΚΑ ΕΚ ΔΙΑΦΟΡΩΝ ΠΟΙΗΤΩΝ.
 - 86 strophes gnominiques de l'*Épitomé des sentences de Cāṇakya* (*Laghucāṇakya*), intitulées : ΣΥΝΟΨΙΣ ΓΝΩΜΙΚΩΝ ΚΑΙ ΗΘΙΚΩΝ ΤΟΥ ΗΘΟΛΟΓΟΥ ΚΑΙ ΦΙΛΟΣΟΦΟΥ ΣΑΝΑΚΕΑ.
 - 98 strophes gnominiques du *Bhāminīvilāsa* du poète Jagnannātha Paṇḍitarāja (XVII^e siècle apr. J.-C.), intitulées : ΖΑΓΑΝΝΑΘΑ ΠΑΝΔΙΤΑΡΑΖΑ ΑΛΛΗΓΟΡΙΚΑ, ΠΑΡΑΔΕΙΓΜΑΤΙΚΑ, ΚΑΙ ΟΜΟΙΩΜΑΤΙΚΑ.

⁵³ Qui, pour cette raison, reçoit le nom de « langue démotique » (δημοτική γλώσσα) dans le conflit linguistique qui agite la Grèce pendant un siècle et demi. La « langue épurée » (καθαρεύουσα γλώσσα), appellation anachronique à l'époque de Galanos, antérieure à l'effort de normalisation qui lui donnera naissance, procédera d'une tentative de compromis entre la langue populaire et la langue savante. Au début du XIX^e siècle, en dehors de la langue byzantine en usage dans l'Église, il existe *grosso modo* trois formes de grec : une forme savante et écrite, archaïsante, qui regarde du côté du grec ancien ; une forme moyenne, aussi bien écrite que parlée à Athènes dans les couches moyennes et aisées de la société, qui tend à s'imposer comme langue commune des Grecs ; enfin, des parlers régionaux. Le choix de la langue nationale, à l'issue de la guerre d'indépendance, est une question épineuse qui soulève un conflit persistant. Un important mouvement à la fois littéraire, linguistique et politique, mené en particulier par des écrivains, s'oppose à l'emploi de la langue épurée, jugée moins propice que la langue populaire d'une part à la littérature, d'autre part à l'éducation et à la démocratie.

⁵⁴ La liste qui suit est largement fondée sur celle qu'a établie Siegfried Schulz, *op. cit.*, p. 339-347 (avec rectification de quelques erreurs après consultation des volumes). La numérotation des manuscrits renvoie au catalogue officiel des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de Grèce, établi en 1992 par I. et A. Sakkellion.

2. Deuxième volume (1847) : *Le Petit Mahābhārata (Bālabhārata)*, du poète Amacandra Sūri (XIII^e siècle apr. J.-C.), provenant des manuscrits 1847 et 1848, intitulé : ΒΑΛΑΒΑΡΑΤΑ, ἢ ΣΥΝΤΟΜΗ ΤΗΣ ΜΑΞΑΒΑΡΑΤΑΣ, ΠΟΙΗΘΕΙΣΑ ΥΠΟ ΤΟΥ ΑΜΑΡΑ Ἡ ΑΜΑΡΑΣΑΝΔΡΑ ΜΑΘΗΤΟΥ ΤΟΥ ΣΟΦΟΥ ΖΗΝΑΔΑΤΑ ΚΑΙ ΜΕΤΑΓΛΩΤΤΙΣΘΕΙΣΑ ΑΠΟ ΤΟΥ ΒΡΑΧΜΑΝΙΚΟΥ ΠΑΡΑ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΓΑΛΑΝΟΥ, ΑΘΗΝΑΙΟΥ.
3. Troisième volume (1848) : La *Bhagavadgītā*, texte fondamental de portée philosophique et religieuse, prenant la forme d'un dialogue entre Arjuna et Kṛṣṇa, et constitué des chapitres 23 à 40 du chant VI du *Mahābhārata* (cette immense épopée a été composée entre le IV^e siècle av. J.-C. et le IV^e siècle apr. J.-C., la *Bhagavadgītā* étant certainement parmi ses parties les plus récentes, s'il ne s'agit pas d'une interpolation postérieure). Ce volume, fondé sur le manuscrit 1854, porte le titre suivant : ΓΙΤΑ Ἡ ΘΕΣΠΕΣΙΟΝ ΜΕΛΟΣ, ΜΕΤΑΦΡΑΣΘΕΙΣΑ ΕΚ ΤΟΥ ΒΡΑΧΜΑΝΙΚΟΥ ΠΑΡΑ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΓΑΛΑΝΟΥ, ΑΘΗΝΑΙΟΥ.
4. Quatrième volume (1850) : Le *Raghuvamśa*, poème épique de Kālidāsa (fin IV^e, début V^e siècle apr. J.-C.), provenant du manuscrit 1849 et intitulé : ΡΑΓΓΟΥ-ΒΑΝΣΑ Ἡ ΓΕΝΕΑΛΟΓΙΑ ΤΟΥ ΡΑΓΓΟΥ, ΜΕΤΑΦΡΑΣΘΕΙΣΑ ΕΚ ΤΟΥ ΒΡΑΧΜΑΝΙΚΟΥ ΠΑΡΑ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΓΑΛΑΝΟΥ, ΑΘΗΝΑΙΟΥ.
5. Cinquième volume (1851) : un recueil de textes extraits du *Mahābhārata (Itihāsasamuccaya)*, provenant du manuscrit 1843 et intitulé : ΙΤΙΧΑΣΑΣΑΜΟΥΤΣΑΙΑ, ΤΟΥΤΕΣΤΙΝ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑΣ ΣΥΛΛΟΓΗ, Ἡ Περὶ διαλόγων καὶ μύθων φιλοσοφικῶν, νομίμων τε καὶ ἐθίμων ἰνδικῶν, συλλεκθέντων κατ' ἐκλογήν ἐκ τῆς Μαχαβαράτας, συγγραφείσης ὑπὸ τοῦ φιλοσόφου Βεάσα. ΜΕΤΑΦΡΑΣΘΕΙΣΑ ΕΚ ΤΟΥ ΒΡΑΧΜΑΝΙΚΟΥ ΠΑΡΑ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΓΑΛΑΝΟΥ, ΑΘΗΝΑΙΟΥ.
6. Sixième volume (1851) : ce volume, réalisé à partir des manuscrits 1842, 1850 et 1852, contient des traductions incomplètes de trois recueils de contes en prose (mêlée de strophes gnomiques). Les deux premiers sont fondés sur un même cycle narratif : le *Hitopadeśa*, « Enseignement de l'utile », attribué à Nārāyaṇa (IX^e siècle apr. J.-C. ?), et le *Pañcatantra*, « Les Cinq livres », attribué au sage brahmane légendaire Viṣṇuśarman (III^e siècle apr. J.-C. ?)⁵⁵. D'après le sous-titre, ce qui est traduit de ce second recueil est l'œuvre du professeur Siméon, fils de Seth, et complète l'œuvre inachevée de Galanos. Le troisième recueil appartient à un cycle différent : il s'agit de la *Śukasaptati*, « Les Soixante-dix <contes> du perroquet », qui existe dans trois versions (le *textus simplicior*, le plus ancien, non daté ; le *textus ornatior*, attribué à Cintāmaṇibhaṭṭa et datant du XI^e siècle apr. J.-C. ; enfin le *textus elegantior*, qui date du XV^e siècle)⁵⁶. Soixante-et-un contes figurent dans le volume, qui s'achève par cette mention : « Le reste manque également sur le manuscrit ». Le titre du volume, qui reflète une confusion entre les deux premiers recueils, est : ΧΙΤΟΠΑΔΑΣΣΑ Ἡ ΠΑΝΤΣΑ ΤΑΝΤΡΑ (ΠΕΝΤΑΤΕΥΧΟΣ), Συγγραφείσα ὑπὸ τοῦ σοφοῦ

⁵⁵ Il semble que le manuscrit 1839 contienne un texte plus complet du *Pañcatantra* – en tout cas, y figurent les sous-titres du recueil. Ce point demeure à préciser.

⁵⁶ Un volet de cette chronique s'attardera sur la traduction de Galanos et précisera sur quelle version elle est fondée.

ΒΙΣΝΟΥΣΑΡΜΑΝΟΣ ΚΑΙ ΨΙΤΤΑΚΟΥ ΜΥΘΟΛΟΓΙΑΙ ΝΥΚΤΕΡΙΝΑΙ,
ΜΕΤΑΦΡΑΣΘΕΝΤΑ ΕΚ ΤΟΥ ΒΡΑΧΜΑΝΙΚΟΥ ΠΑΡΑ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΓΑΛΑΝΟΥ,
ΑΘΗΝΑΙΟΥ.

7. Septième volume (1853) : *Devīmāhātmya*, « Célébration de la Déesse », constitué des chapitres 81 à 93 du *Mārkaṇḍeyapurāṇa*, un des *Purāṇa* (litt. « Antiquités : il s’agit de textes épiques et mythologiques) les plus anciens. Ce texte fondateur de l’hindouisme, qui chante les louanges de la déesse Durgā, parèdre de Śiva, décrite comme créatrice de l’univers, peut être situé entre le début du V^e siècle et la fin du VII^e siècle apr. J.-C. Le volume est fondé sur une partie du manuscrit 1842 et s’intitule : ΔΟΥΡΓΑ, ΜΕΤΑΦΡΑΣΘΕΙΣΑ ΕΚ ΤΟΥ ΒΡΑΧΜΑΝΙΚΟΥ ΠΑΡΑ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΓΑΛΑΝΟΥ, ΑΘΗΝΑΙΟΥ.

À ces treize œuvres sanskrites, dont quelques-unes ne sont traduites que partiellement, il faut ajouter une quatorzième, qui n’a pas encore été éditée (le manuscrit est difficile à lire) : le *Bhāgavatapurāṇa*, un autre *Purāṇa* (tardif), texte fondateur du vishnouisme consacré à la mythologie et à la célébration de Kṛṣṇa.

Les traductions de Galanos, indépendamment de leur précision philologique et de leur qualité littéraire, qui feront l’objet de prochains volets de cette chronique, présentent deux traits qu’il convient de souligner. Le premier est l’absence de problématique philologique *stricto sensu* : il ne semble pas que Galanos se soit intéressé à la question de l’établissement du texte, ni qu’il ait cherché à collationner les sources, ni qu’il ait interrogé les variantes. La question de ses sources est d’ailleurs délicate et appelle une enquête approfondie, qu’en l’absence de « métatexte » il est néanmoins difficile de mener. Il est vraisemblable que dans bien des cas, à l’instar d’autres pionniers avant lui, il ait traduit des textes qui lui ont été fournis par la mémoire de ses informateurs, les érudits indiens étant en général capables de réciter de très longs ouvrages et ayant coutume d’aborder la littérature par le biais de la mémorisation. Galanos a probablement travaillé, au moins en partie, sur des textes transcrits *ad hoc*, par lui-même ou par un copiste qu’il avait engagé.

Le second trait réside dans le projet intellectuel sous-jacent à son entreprise. Celle-ci, en effet, est clairement orientée vers deux types principaux de textes : d’une part, des œuvres phares de la littérature sanskrite, des textes fondateurs, ceux que les érudits indiens désignent comme tels et récitent constamment, ceux que ses confrères, dans toute l’Europe, ont également traduits. Il s’agit des stances de Bhartṛhari, de la *Bhagavadgītā* (le tout premier texte sanskrit traduit dans une langue européenne, par Charles K. Wilkins, en 1785), du *Raghuvamśa*, des recueils de contes, du *Devīmāhātmya*, du *Bhāgavatapurāṇa*. D’autre part, des œuvres relativement marginales mais qui constituent des épitomés, donc en quelque sorte des raccourcis vers tel ou tel genre littéraire représenté autrement par d’imposants ouvrages. Il s’agit du *Laghucāṇakya*, des différents recueils de strophes gnominiques (à l’exception de celles de Bhartṛhari, qui jouissent en Inde d’un prestige considérable), du résumé du *Mahābhārata*. Ce choix traduit probablement, de la part du savant, une posture de passeur, une volonté didactique. Avec une énergie que révèlent la longueur et la difficulté des textes qu’il a traduits, il semble avoir cherché à offrir une sorte de panorama complet de la littérature

sanskrite classique – seul est absent le théâtre –, soit à travers des œuvres majeures livrées dans leur intégralité, soit à travers des œuvres brèves résumant des ouvrages essentiels mais beaucoup plus longs, qu’il lui aurait été impossible en une seule vie de maîtriser dans leur intégralité, et qui auraient pu également décourager ses lecteurs. L’abondance de strophes gnomiques confirme cette hypothèse : ce sont de courtes sentences, des aphorismes ou des proverbes, qui dans la tradition indienne elle-même avaient pour fonction de condenser principes moraux, politiques et philosophiques. Une fois traduits, elles sont susceptibles de procurer à leurs lecteurs un aperçu efficace et rapide de la sagesse indienne. Galanos, par ses traductions, s’affirme de façon éclatante comme le professeur de la Grèce dans le domaine sanskrit.

L’autre volet de l’œuvre orientaliste de Galanos, qui fera lui aussi l’objet d’une prochaine livraison de cette chronique, consiste dans son œuvre lexicographique. Celle-ci confirme son orientation didactique : la rédaction de dictionnaires constitue évidemment une première étape, essentielle, du développement des études portant sur une langue et une tradition textuelle. Tout le XIX^e siècle s’y consacrera avec application, qui verra paraître la plupart des ouvrages de références encore utilisés aujourd’hui⁵⁷. Il faut souligner qu’à l’instar de ses confrères, Galanos s’appuie, dans la préparation de ces dictionnaires, sur les nombreux lexiques synonymiques sanskrits qui nous sont parvenus, et que les érudits indiens connaissent par cœur et utilisent constamment. Ses manuscrits contiennent des transcriptions de certains de ces ouvrages originaux, appelés *Kośa* (litt. « trésors »), en particulier le *Śabdasaṅgraha*, un *Kośa* compilé par Kāśīnāthapaṇḍitendra (ou Kāśīnātha Bhaṭṭācārya) pour William Jones, qui figure sur le manuscrit 1836. Ils contiennent également des dictionnaires modernes, compilés par Galanos lui-même : on trouve ainsi un dictionnaire persan-indien-anglais-grec, le vocable « indien » recouvrant en fait le sanskrit, sauf dans quelques cas où figurent des équivalents hindoustanis ou bengalis. On découvre également un dictionnaire sanskrit-anglais-grec, qui a fait l’objet d’une publication récente⁵⁸. Un manuscrit (N^o 1841) contient encore ce qui ressemble à un travail préparatoire en vue d’un lexique synonymique, à la manière indienne, travail laissé inachevé. Les dictionnaires de Galanos présentent eux aussi deux traits majeurs : tout d’abord, il s’agit, sans surprise, d’ouvrages ayant avant tout un but pratique, destinés d’abord à l’usage de leur auteur. Certains d’entre eux sont également conçus pour servir les études indiennes, en Grèce et en Europe (la présence de traductions anglaises le prouve). Ensuite, l’érudition lexicologique de Galanos s’accompagne d’intuitions étymologiques remarquables. Il effectue parfois, en effet, des rapprochements là où aucune ressemblance phonétique ne laisse soupçonner une correspondance à un philologue qui n’est pas familier des acquis alors tout récents de la grammaire comparée (par exemple, le nom de la roue : sanskrit *cakraḥ*, grec κύκλος). Un autre indice de son intuition comparative, en même temps que de ses intentions didactiques, est le choix qu’il fait de traduire les noms sanskrits féminins formés au moyen du suffixe *-ā-*

⁵⁷ S’agissant du sanskrit, le dictionnaire majeur, sur lequel sont fondés la plupart des dictionnaires ultérieurs, est sans conteste le *Sanskrit-Wörterbuch*, dit « Dictionnaire de Saint-Petersbourg », publié en 1855 dans cette ville par Otto Boethlingk et Rudolph Roth (sept volumes). Les travaux lexicographiques de Galanos n’ayant pas été publiés, leurs résultats n’y ont pas été pris en compte – ce que des indianistes ont déploré.

⁵⁸ Voir note 6.

(dont le nominatif, par conséquent, se termine par $-\bar{a}$) non par des formes grecques en $-\eta$, appartenant à la koinè et provenant du dialecte attique, mais par leur équivalent dorien en $-a$ long.

Conclusion

Il n'est guère besoin d'en dire plus : un bref aperçu de sa vie et son œuvre suffit à dévoiler toute l'originalité attachante d'un savant qui vécut et travailla en marge des milieux où évoluaient ses confrères. Car Galanos, qui possédait toute l'érudition nécessaire – à commencer par ses connaissances linguistiques – pour prendre sa place dans le petit monde, fort actif, des pionniers européens de l'indianisme et de la grammaire comparée, a embrassé une carrière fort différente de celle de ses pairs : loin des universités et des bibliothèques des grandes capitales où professaient ces derniers, il a choisi de partir vivre en Inde, de mener ses études et de bâtir son œuvre auprès des pandits indiens, en s'acclimatant au cadre séculaire d'une transmission fondée sur l'oralité et la relation de maître à disciple. Il ne s'est pas non plus rapproché de cet autre milieu indianiste qui se développait, sur le territoire indien, parallèlement à l'entreprise coloniale de l'East India Company : ses amis, ses relations étaient non pas les Anglais résidant sur place ou les savants qui, mettant à profit les facilités que la colonisation leur offrait, venaient étudier sur le terrain, mais des Indiens, avec lesquels il s'est suffisamment lié pour que l'un d'entre eux compose son éloge funéraire. Pour autant, et bien qu'il ait vécu quarante ans de sa vie dans une sorte d'immersion, il ne s'est en rien « indianisé », a toujours conservé d'étroites relations avec les membres de sa famille et avec ses amis de la communauté grecque du Bengale, s'est toujours enquis du destin de son pays, a toujours conservé ses convictions religieuses orthodoxes. Il donne l'image d'un Grec, d'un Européen profondément ancré dans sa culture, qui découvre de l'intérieur un autre monde, parlant autant de langues indiennes que de langues européennes, maîtrisant la philologie sanskrite autant que la philologie classique. Par certains côtés, il fait penser à aux missionnaires jésuites du siècle précédent, armés de l'érudition, de la puissante rationalité et de la totale ouverture d'esprit qui, par leur combinaison, permettent d'appréhender au mieux l'altérité et de la traduire dans un idiome différent. C'est bien ce qu'a fait Galanos : son œuvre est celle d'un traducteur, d'un médiateur, d'un professeur léguant à son pays une somme incomparable d'ouvrages sanskrits, dans une langue que comprenaient non seulement ses compatriotes, mais aussi tous les Européens cultivés de son époque.

La chronique qui commence ici se poursuivra, dans Λύγος, par des études portant sur diverses œuvres de Galanos, en particulier ses traductions des grands textes de la littérature sanskrite : le *Bhagavadgītā*, le *Raghuvamśa*, la *Śukasaptati*... Seront examinés les principes qui animent ses traductions, le choix du vocabulaire et ce qu'il révèle de sa perception des conceptions indiennes, la manière dont il rend le caractère des œuvres. Ses traductions seront comparées à celles que ses confrères ont publiées à la même époque, afin de mieux cerner son apport spécifique à l'indianisme naissant.